

A propos d'un nouveau livre sur le gascon

Autor(en): **Coromines, Joan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **2 (1937)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-4584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos d'un nouveau livre sur le gascon¹

(Fin)

Dans l'ouvrage de M. Rohlfs, la partie concernant la grammaire historique est caractérisée par les mêmes qualités qu'on a pu remarquer dans la première partie, consacrée à l'étude du lexique. L'auteur n'aime pas les généralisations hardies; bien qu'il n'ignore ni les anciens textes ni les travaux de ses prédécesseurs, il bâtit ses théories avant tout sur les données rassemblées par lui-même sur le terrain. Certains faits peuvent échapper à celui qui suit une telle méthode; mais on peut faire rarement à ses conclusions le reproche qu'elles sont en l'air.

§ 341. « Le latin AQUA donne généralement *aigo* comme en provençal ». Mais *aiwa* dans les parlers à *-a* conservé, tels que l'aranais. En plus on signale *àgo* dans le Lavedan, qui se rapproche de la forme castillane. L'accord est plus parfait encore dans *awa*, la forme employée dans les vallées d'Oueil et de Larboust (Luchon) (*Bouts dera Mountanho*, 6, p. 2, 9, p. 14; *Armanac dera Mount.*, 1923, p. 6).

§ 342. « La diphtongue latine AU se maintient généralement. » Cependant pour certains mots qu'on ne peut pas soupçonner d'être empruntés on trouve partout des formes en *o*: *lòsa*, *lòso*, *lòdo* 'ardoise' LAUSA, qui s'étend au moins au val d'Aran, Luchon, Aure, Haut Adour, Lavedan, Vallées d'Azun, d'Aspe et de Barétous, vers Oloron et Tarbes, SE. des Landes et parties du Gers (cf. *lòzo* 'boue' dans l'Aveyron, ALF 154); *pòc* 'peu' Couserans, Val d'Aran, Luchon, Béarn (mais *pauc* Bigorre, Gers); *gòy* < GAUDIUM Aran, Luchon, Bigorre (mais *gay* en Béarn)²; on a même

¹ GERHARD ROHLFS, *Le gascon*. Etude de Philologie pyrénéenne (avec deux cartes). *ZRPh. Beih.* 85. — Cf. *VRom.* 2, 147-169, où il faut rectifier les errata suivants: p. 161, l. 16 de la fin, lire « *lábada » à la place de « *laba »; p. 165, l. 15 de la fin, « pou(r)cinglo. Le » au lieu de « pou(r)cinglo, le »; p. 168, l. 6, biffer « et qui ».

² D'autres exemples dans la Toponymie aranais: *Sapòda* IPSA PAUSA.

AL > *ay* > *ó* dans Luchon *tóp* < TALPUM (RLaR 47, 125). La forme *lauc* < LOCUM dont on trouve des exemples au XIII^e siècle à Bagnères-de-Bigorre et à Auch (Luchaire, *Recueil*, p. 173-4) et qui survit aujourd'hui dans la première de ces localités (R 12, 582), est due peut-être à une réaction contre cette tendance, qui n'a pas été expliquée jusqu'ici et qui est en contradiction avec d'autres exemples, tels que *causo*, *praube*, *laure*, *auco*, *paulo*, employés dans les mêmes localités.

§ 351. La forme béarnaise *encouèro* 'encore' qui embarrasse M. Rohlfs doit avoir la même explication que l'anc. cast. *cuemo* < QUOMODO, avec *yo* latin changé en *ye* comme celui qui provient d'un *ō*. Il faut partir d'*HANQU(E) HORAM au lieu d'HANC HORAM (fr. *encore*), cf. *HOQUE ANNO > it. *u(n)guanno*, cat. *enguany*, gasc. *engouan*, à côté d'HOC ANNO > cast. *ogaño*; *ILLAQUE INTUS > gasc. *laquens* à côté d'ILLAC INTUS > prov. *laïns*; *HĪQUE, *HOQUE > anc. cat. *hic* 'là' (et Lavedan *gue*, voir § 432), *hoc* 'oui' à côté d'HĪC, HOC > *hi*, prov. *o*; ce sont des formes modelées sur NEQUE, ATQUE, à côté de NEC, AC.

§ 352. Parmi les exemples de *ó* plus *ĭ* > *wéĭ* il n'y a que *trouéyto* et ORIUM > *-é* qui soient valables. On peut ajouter aran. *louéira* < LŪTRA. On remarque que l'*é* est toujours fermé. Il ne faut donc pas ranger ici *bouè(t)s* 'voix', qui, comme le prov. *vouès*, est emprunté au français¹; cf. l'aran. *beu*, emprunté au catalan. La forme autochtone est *bouts*, cf. *crouts* < CRŪCEM. *Cigouegno* chez Palay, à côté du plus courant *eigougno* est un castillanisme. Quant à *jouéth* 'genou' et *couéth* 'quenouille', il faut y voir des métathèses de *geoulh*, *queoulh*.

Il est superflu de poser des formes latines vulgaires *JUINEM, *CUTUM, au lieu de JUVENEM, CUBITUM pour expliquer les gasc. *jouén*, *couét*. *Joune* (< JUVENEM), *coude* (< CUBITUM) ont passé à *joine*, *coide* par différenciation, cf. port. *coisa* < *cousa*, cast. *buitre* < **boitre* < **boutre* < VŪLTŪREM, gasc. *coylibar* (Lespy), *couétioua* (Cénac) < CULTIVARE.

§ 354. Dans *souéyo*, *souéjo* 'suie', ailleurs *souja*, *soujo* (Val d'Aran, H.-Garonne, H.-Pyrénées, ALF 1265), l'Ū aurait conservé exceptionnellement le timbre vélaire du latin sans palatalisation, et un *e* se serait développé entre *ou* et *y*. C'est invraisemblable. Un *e* s'intercale dans la diphtongue *ui*, mais jamais que je sache entre un *u* et un *j* ou *y* suivant (*touyo* § 25 ne devient jamais **toueyo*). Gasc. *souéjo-soujo* - fr. *suie* - cat. *suja* se superposant exacte-

¹ La survivance admise du nominatif *vōx* est en tout cas invraisemblable. L'anc. français et l'anc. provençal ont au cas sujet des formes qui représentent un **VOCIS*.

ment avec *trouejo-troujo-truie-truja* < TRŌIA, *plouejo-ploujo-pluie-pluja* < PLŌIA, il semble qu'il faut poser *SŌDIA comme base. Reste le prov. *sujo* qui, à moins qu'il soit emprunté au français ou qu'il ait subi l'influence de SŪCIDA, attesterait une variante *SŪDIA; il y aurait là le même doublet que dans une autre survivance gauloise: gasc. *brôc* 'bruyère' en face de prov. *bruc*.

§ 359 et 397. M. Rohlfs semble croire que l'-o (-ou) comme voyelle d'appui apparaît dans les mêmes conditions en gascon et en catalan. Cela est loin d'être vrai. En catalan il y a -o toujours après *ř*, c'est-à-dire dans tous les mots et dans tous les dialectes: *ferro*, *carro*, *porro*, *verro*, *modorro*, *morro*, *farro*, *folro*, *cerro*. Dans *torre*, qui est un féminin, la voyelle d'appui est un -e. Dans les parlers gascons les mots les plus importants parmi ceux-ci, sont partout: *hèr(r)*, *car(r)*, *tour(r)*. Je ne connais pas non plus d'autre forme que (*es*)*quèr(r)* pour 'gauche', que *pó* (Landes) comme représentant de PORRUM (ailleurs on emploie le diminutif *pourret*). Pour les autres mots il y a hésitation, mais la forme sans -ou est assez générale: *mour(r)* (Ariège, H.-Garonne et partie du Gers, ALF 893), *mourrou* (Gers, Val d'Aran, Luchon), *mourre* et *mourrou* (béarnais); *bèrr* (Val d'Aran), *bèrrou* (béarnais); *amourr* (Aran, Luchon, Haut Adour, partie du Béarn), *amourre* (Palay), *amoúrrou* (ailleurs). Quant aux catalans *vostro*, *nostro*, *musclo*, *colzo* (p. 111) (il aurait pu ajouter *sostro*, *rolllo*, *cuiro*, *suro*, etc.) ce ne sont pas les formes de la langue ancienne mais des formes vulgaires modernes qui apparaissent déjà dans certains textes médiévaux à côté des formes d'origine *vostre*, *nostre*, *muscle*, etc.; ici on ne peut pas parler de conservation de l'-o, mais de changement d'un ancien -e en -o par assimilation à l'o ou u de la syllabe tonique.

§ 360. La rédaction de ce paragraphe prête à confusion. On pourrait comprendre que le *b* du béarnais, qui remonte à *v*, *B* ou *P*, est devenu *w* dans toutes les positions dans les parlers du Couserans, du Comminges et des Quatre Vallées. En réalité ce sont seulement le *v* et le *B* intervocaliques qui deviennent *w* dans ces contrées, tandis que des mots tels que *sabé* SAPERE, *abelho* APICULA, *arbe* ARBOR, *serbi* SERVIRE, *esparbè* SPARWARI ont partout un *b*. D'ailleurs cette distinction a dû un jour être générale en gascon et l'ancien béarnais a connu sans doute des formes *hawo* FABA, *bewe* BIBERE, qui plus tard sont devenues *habo*, *bebe*. C'est ce que prouvent des formes telles que *amabil* < **amawít* < *ama(n)oil*, goth. MANWJAN; *abeye* < **eweje* < INŌDIAT; *abelhe* < **awelhe* < ADŌCULAT (fr. *ouiller*); *calhabà* dérivé de *calhau* < CACHLAGUM; *habarrat* dérivé de *hau* < FAGUM. Même état de choses dans le haut Val d'Aran: *pabessa* 'femelle du *paoum* (coq de bruyère)' < *pao(n)essa*.

§ 361. C'est seulement le D intervocalique qui devient z, mais pas le T. On dit partout *ajudà*, *nadau*, *madù*, jamais **ajusà*, etc. Un exemple isolé comme *cibase* *CIBATA, ne prouve rien; il est probablement dû à une assimilation.

§ 364-367. La conservation des sourdes intervocaliques en dehors d'Aspe et de Barétous se trouve encore dans d'autres mots. *Aprigà* 'abriter' s'emploie non seulement à Navarrenx (*Bouls dera Mount. 6*, p. 46) mais même vers le NO. des Landes, à Contis-en-Born (Millardet, *Textes*, p. 248); *acuillo* 'aiguille' à côté d'*aguillo* dans le Gers (Cénac); *ahila* à côté d'*aida* 'aider' (Cénac); *boueila* 'vider' à Bagnères-de-Bigorre (*R 12*, 582); *kùpte* 'coude' dans les Landes (Millardet, *Atlas*, p. 117); *betoure* 'bouleau' à Lys et Ste-Colome (entre Nay et Ossau, Lespy); *bitaube* 'clématite' Navarrenx (*Bouls dera Mount. 6*, p. 46). Quant à *alucà* 'allumer', à côté de l'aranais et commingeois *alugà* (*ADLŪCARE), vu qu'il se trouve non seulement dans tout le centre et l'Ouest du domaine gascon mais même en Quercy, Rouergue, Albigeois et Bas Languedoc, il faudra peut-être penser à un *ADLŪC(I)CARE; la ressemblance avec *luquet* 'allumette' est un pur hasard, car ce mot vient de l'ar. *al-wuqéjd*.

Dans le catalan du NO. on ne trouve point d'exemples pareils à ceux de l'aragonais et du gascon; toutefois il y a *sapa* 'sève' (Cardós et Vall Ferrera), *el Pago* (OPACUM) nom d'un versant de montagne exposé au Nord, dans les communes de Viu et de Barruera (p. j. Tremp) et dans celle de Gil (p. j. Sort); mais ces formes étant isolées, leur *p* doit être dû à des causes particulières. On peut aussi trouver des explications particulières pour une partie des formes gasconnes; ainsi cast. *saüco*, gasc. *saüquè*, cat. *saüquer* doivent certainement leur sourde à l'influence du suffixe -ŪCCU et il en peut être de même du gasc. *aruco*. L'arag. *mica*, avec le cat., logud. *mica*, toscan *micca*, doit remonter à une forme expressive *MĪCCA, due à l'emploi de ce mot pour renforcer une négation et comparable à TŌTTUS; c'est peut-être aussi l'origine du fr. *miche*, gasc. *mico*, it. du N. *mica* 'petit pain ou gâteau' qui d'habitude sont ramenés à un mot germanique¹. *Teriaque* est sans doute un mot savant.

Mais ces additions et ces rectifications ne changent pas dans l'essentiel l'ensemble des faits exposés ici par M. Rohlfs, et signalés auparavant et interprétés diversement par Saroïhandy, Ronjat et d'autres. Ronjat croyait que ces sourdes sont secondaires et que le type *apricà* ne continue pas directement l'APRICARE latin, mais seulement à travers une forme romane *abrigà*, dont les occlusives sonores ont subi un assourdissement. M. Rohlfs fait remarquer

¹ Dans l'Andalousie orientale et ailleurs, en Espagne, on appelle *miga* (évidemment < MĪCA) un gâteau semblable à la *mica* du Val d'Aran.

que dans ce cas on s'attendrait à trouver des assourdissements pareils chez les occlusives sonores du latin, alors qu'on ne trouve rien de cela dans des mots tels que *NUDA*, *CODA*, *BIBERE*, *FRAGA*, etc. On peut signaler pourtant des exemples sporadiques: *metoûtch* (Aspe) 'moelle' (Palay); *poutiu* (vallée d'Aure) 'Bon Dieu' (*Arm. dera Mount.*, 1925, p. 14); arag. *otilar* 'hurler' (Borao) = cat. *udolar*, où le *d* est sorti du premier *L* de *ULULARE* par dissimilation et par conséquent a toujours été sonore; le pronom béarnais *pe* < *vōs*¹. Mais ces formes, plutôt rares, sont très localisées ou bien elles admettent d'autres explications et le fait hors de doute de la conservation des occlusives sourdes dans les parlers basques voisins rend invraisemblable l'hypothèse de Ronjat.

Maintenant comment expliquer le même phénomène dans les parlers romans? La chose est d'autant plus compliquée qu'il n'apparaît nulle part d'une façon régulière. Même en Aspe et en Barétous il y a bien des mots qui ont la sonore; ailleurs c'est le contraire qui arrive: les cas de conservation sont exceptionnels. C'est un état de choses qui n'est pas sans analogie avec celui du toscan. M. Rohlfs après Saroïhandy propose d'admettre qu'on a prononcé dans ce territoire les sourdes latines comme des aspirées: **CLETHA*, **LUPHUS*, **SEKHA*; à cause de cela il n'y aurait pas eu de sonorisation. C'est à mon avis une hypothèse aussi arbitraire qu'inutile. Une prononciation aspirée, loin de renforcer l'occlusive, ne fait qu'en affaiblir l'articulation: les sourdes germaniques sonorisées d'après la loi de Werner étaient des consonnes aspirées. Si le basque n'a pas sonorisé les sourdes latines entre voyelles c'est tout simplement parce que l'affaiblissement des intervocaliques, caractéristique du roman occidental, n'est pas parmi les tendances du basque. Ce trait phonétique, comme il arrive souvent, ne s'arrête pas exactement à la frontière linguistique du basque, mais il englobe les parlers limitrophes d'Aspe et de Barétous et des hautes vallées aragonaises.

Quant aux exemples tels que *betèl*, *arreco*, *sapo*, qui dépassent ces limites, leur caractère sporadique même prouve que ce ne sont pas des mots appartenants dès l'origine aux parlers en question. Ce sont au fond des basquismes. Je tâcherai de justifier ce point de vue, qui pourrait sembler paradoxal, puisqu'il s'agit de mots latins.

Des faits lexicaux rassemblés par M. Rohlfs dans son chapitre I et des traits phonétiques de la toponymie signalés par moi dans mon étude sur Cardós et Vall Ferrera § 32, il résulte que dans les

¹ *S'assèle* 's'asseoir' à Auch (*Arm. dera Mount.*, 1923, p. 9) est *SEDERE* croisé avec le type *s'asset(i)à*, dérivé de l'anc. prov. *seti* d'origine germanique.

hautes vallées des deux versants des Pyrénées centrales il a subsisté longtemps un langage mixte, basque pour la phonétique et pour les formes, mais dont les suffixes et le vocabulaire, en dehors des termes spécifiquement pyrénéens, étaient tout à fait romanisés. Ce sont ces montagnards bascophones qui, lorsque la marée montante du gascon, de l'aragonais et du catalan a noyé les hautes vallées, ont passé ces termes d'étymologie latine mais de phonétique basque au nouveau langage roman. Il faut s'attendre à ce que ce basque mourant ait survécu le plus longtemps dans la bouche des bergers et des paysans, alors que les seigneurs et les commerçants étaient déjà romanisés; il est par conséquent assez logique que ce soit dans les termes pour 'veau', 'sillon', 'sève', employés surtout par eux, que ces bergers et ces paysans aient réussi à imposer leur phonétique. C'est à la même cause qu'il faut attribuer les cas de conservation de *-o* latin réunis par M. Rohlfs, § 359, et d'autres tels que pallarais *cinglo* 'escarpement' < CINGULUM; pall. *balestros*; aranais *gimbrou*, aurois *yémbrou* < JENIPERUM. Le basque a aussi conservé jusqu'à présent l'*-u* final dans ses emprunts latins: *aphezpucu*, *pekatu*, *patu*.

§ 368-370. Les mêmes choses sont applicables à la sonorisation de *c*, *p*, *t* après nasale ou vibrante. C'est dire que je ne vois pas la nécessité de supposer avec M. Menéndez Pidal une influence osque et que je me rallie tout à fait à l'opinion de M. Rohlfs, qui attribue ce phénomène aux tendances phonétiques du basque. On pourrait allonger la liste des exemples dépassant les vallées d'Ossau, Aspe et Barétous, dans lesquelles le phénomène est général: landais *témbe* 'crible' < TYMPANUM (Millardet, *Atlas*, p. 182); *coundà* 'compter', général en gascon; *estangà-s* 's'arrêter' (ailleurs *s'estancà*), dans la vallée de Louron, H.-Pyr. (*Bouts dera Mount.*, 10, p. 113); Gers *desaudat* 'mal fait, sans grâce' (Cénac) = anc. prov. *deza-zautat* (dérivé d'*azaut*); béarn. *abambà* 'enflammer' = it. *avvampare*. La sonorisation après *r* qui, d'après M. Rohlfs, ne serait pas représentée sur le versant français, existe pourtant dans le haut-aranais: *ardencam* (de même en béarnais, Palay), nom de la plante qui dans la partie inférieure de la vallée et dans le Gers (Cénac) s'appelle *artencamp*; *Mountàrdou* nom aranais du pic qui s'appelle *Montarto* en catalan; *ourdiga* au lieu de *hourtiga* 'ortie'. Ce dernier exemple empiète d'ailleurs sur le catalan du Pallars, ce qui semble inviter à lui chercher une explication particulière (voir *BDC* 23, 300).

Pour l'assourdissement d'une sonore dans les mêmes conditions, dû à une réaction exagérée contre la tendance antérieure, on peut ajouter bien des cas: *enta*, plus courant que *enda* (cf. *VRom.* 2, 160); landais *carcà* au lieu de *cargà* (Millardet, *Atlas*, p. 166); *àrprou*

'arbre' (ibid.); *carcòlh*, -òu 'escargot', vallée de Biros (Ariège) (*Arm. dera Mount.*, 1923, p. 30), bas val d'Aran, vallée d'Aure (Marsan), vallée de Louron (*Bouts dera Mount.*, 5, p. 114), Béarn; *hauta* < germ. FALDA Bagnères-de-Bigorre (*R 12*, 579); *oumprilh* UMBILÍCULUM dans le NE. des H.-Pyr. (*ALF* 921); *semplar* SIMULARE dans une charte de Mimizan (Landes) 1300 (Millardet, *Textes*, Gloss.); *sencles* SINGULOS, dans des textes du Lavedan, de Dax et de la Gironde (Levy, *PSW*); *aloncar* 'allonger' à Saint-Sever (Landes) 1519 (Millardet, *Textes*, p. 248); enfin des parfaits tels que *bençoù*, *prencòù*, en Béarn et en Bigorre, à la place de *bengòù*, *prengòù*.

§ 371. « A la fin des mots c [devant e, i] donne -ts. » Oui, mais CJ aboutit à -s: *dèts*, *luts*, *crouls*, mais *bras* < BRACCHIUM, *jas* < *JACIUM, tandis que l'anc. prov. écrit uniformément *detz*, *bratz*.

§ 372. Il fallait préciser que le changement de -t en -tch dans la Haute Garonne est limité au T intervocalique simple du latin, mais qu'il n'affecte pas le TT ni le T qui en latin était appuyé: *pratch* PRATUM, *paretch* PARIETEM, mais *gal* CATTUM, *tout* TOT-TUM, *aveat* AUCATTUM, *hèl* FACTUM, *lhel* LECTUM.

§ 374. Les formes *gnèbre* < JENIPERUM, *gnèsto* < GENISTAM sont à rapprocher d'autres cas où un N intervocalique aboutit à *ɲ* au lieu de disparaître: *cugnèra* CŪNA plus -ELLA; *cagna* 'chienne'; *plagna*, *plagnèt* forme féminine et diminutif respectivement de PLANUM; -*ouгна*, féminin correspondant à -*oung* -ŌNEM (cf. § 470); *gnaute* (expliqué incompréhensiblement par UNŪ ALTERU à la page 130 N 3) à côté de *yaute* UNUM ALTERUM.

§ 375. Tout s (sonore) intervocalique aurait passé à *d* dans la partie S. de la H.-Garonne et régions limitrophes de l'Ariège, Gers et H.-Pyrénées. Mais les faits sont bien plus complexes. En réalité cela n'est vrai que pour la vallée d'Aure et une partie du Luchonnais (vallées de Goueil et de Larboust). C'est là seulement qu'on dit *cada* < CASA, *maidoung* < MANSIONEM. Dans le val d'Aran le -C^{e, i}- et le -TI- intervocaliques du latin aboutissent à -d- (*audèt* AVICELLUM, *dide* DICERE), mais le -s- reste -z- (*casa* CASA, *pesà* PENSARE) et il ne devient -d- que par dissimilation, lorsque le même mot contient un autre s: *cerida* CERESSEA; *badè* 'escarpement' (pré-roman), dans d'autres villages *basè*, mot employé généralement au pluriel, *badès*; *Salòda*, nom de lieu IPSA LAUSA; *Sapòda* id. IPSA PAUSA. Le même état de choses dans les parlers du Couserans, à Saint-Béat et haute vallée de la Garonne, à Luchon et en Barousse, à en juger par les textes patois (voir *Bouts dera Mountanho* 9, p. 56; 8, p. 95; 8, p. 78; 8, p. 136; 9, p. 8; 10, p. 60; 10, p. 123).

§ 376. Il y a là un ramassis d'exemples hétérogènes parmi les-

quels il faudrait faire un triage. Un changement spontané de *s* en *ch* n'existe guère en gascon. Il n'y a que des cas isolés tels que béarn. *chens* 'sans', pour lesquels il faut chercher une explication. Dans quelques parlers l's suivi de consonne devient *ch* (c'est le premier pas vers l'*h* du landais) (cf. § 377): voilà qui explique *echcoupo*, *echpressiou*, *nouchlo*. Cela arrive aussi à l's en contact avec une voyelle palatale, *i* ou *ü*: *cheys* 'six' (< *sieys*), *Chechan* (assimilation de **Sechan* < *Seissan*), *chichante* (< *sichante* < SEXAGINTA), *chiulà* 'siffler' (cf. cat. *xiular*), *chuc* 'suc'. Enfin d'autres mots sont sous l'influence des verbes dérivés en *ech-* < EXS-: *chourd* 'sourd' influencé par *echourdà* 'rendre sourd' (écrit *eschourdà* en béarnais, cf. *sord* mais *eixordar* < EXSURDARE, en catalan); *chaliwo* (Palay enregistre aussi *eschaliue*) à cause d'*eschaliuà* 'perdre la salive, baver'; aran. *chec* ou *echec* 'sec' à cause d'*echecà* 'sécher' < EXSICCARE; *charmèn* 'sarment', arag. *jarmiento* à cause du verbe *jarmentar*, *ixarmentar* (Borao), en catalan *eixarmentar* 'couper et ramasser les sarments'.

§ 379. Sur le passage de *F* en *h* on aurait pu citer Steiger, *Contr.*, pp. 219-225 et l'ouvrage de son élève M. Alther, *Südspan. Mundarten*, pp. 52-55, 57-58, qui se prononcent pour l'existence d'un *f* bilabial antérieur à l'aspiration.

§ 380. Il y a encore un traitement de *FR-* qui aurait mérité d'être signalé: en aranais on trouve *eired*, *eiregà*, *eirechura*, *eirebè*, *eirèchou* à côté de (*h*)*ered*, (*h*)*eregà*, (*h*)*erechura*, (*h*)*erewè*, (*h*)*erèchou*. Ces formes remontent probablement à **ehred*, etc. (peut-être en passant par **esred*, cf. § 377) avec un traitement parallèle à celui du béarnais *esloù*, *ehloù* < FLÖREM.

§ 381. Il aurait fallu citer les formes aranaises des mots en *FL-*, qui présentent d'une façon régulière la chute de l'*F*: FLÖREM *lou*, FLAMMAM *lama*, FLAGELLUM *lagèl* (mais (*h*)*alagèl* dans la partie haute), FLUXUM *louch*. Pour *flûte*: Arrens *laguta*. INFLATUM en passant sans doute par *enflat*, **ou(n)flat* devient en aranais *houlat*, cf. une métathèse analogue dans *cahouà* < *cauhà* < CALEFACERE.

§ 383. La prothèse de *a* devant *r-* dans le versant Sud de la chaîne ne se trouve en réalité que dans la toponymie: des formes telles que Hecho *arrier* 'rire', Cardós *arrés* 'rien', étant tout à fait isolées, doivent être empruntés aux parlers gascons, car les arag. *roz*, *roba*, *riba*, *rabal* au lieu d'*arroz*, etc., que M. Rohlf s considère comme de fausses régressions ne sont que des aphérèses du type courant par confusion avec l'*a* de l'article féminin. Mais dans la toponymie il y a quelques cas indubitables, qui doivent être attribués non pas à l'aragonais ni au catalan mais au basque de ces vallées, aujourd'hui éteint (cf. plus haut). Comme en basque,

alors, la voyelle prothétique peut être autre qu'un *a-*: c'est un *o* dans *Montorroio* MONTEM RUBEUM, montagne de la commune de Llessui, p. j. Sort. Quant au dernier membre de *Pueyarruego*, *Montearruego*, M. Rohlf s voudrait l'expliquer par un croisement de RUBEUM avec CROCUM 'jaune' (cat. *groc*). C'est ingénieux mais peu convaincant. Puisque VULTŪREM devient *bueitre* en aragonais et VERUCULUM > *cerruello* (§ 352) il n'est pas impossible que RUBEUM ait passé à **arrueyo* et celui-ci à **arrueo* et *arruego* avec *g* pour remplir l'hiatus.

§ 384. Aux exemples du changement de RR en *rd* il faut ajouter cast. *cerda* en face de cat. *cerra* < CIRRUM, exemple qui est d'autant plus important que c'est le seul où il s'agisse d'un mot latin, et cast. *arda*, *ardilla*, berb. *aarda*, *agarda* à côté de l'hispano-arabe **gárra* (voir mon étude BDC 24,24). Dans d'autres cas il y a différenciation de RR en *rn*: cat. occid. *gavarnera* au lieu de *gavarrera*, cast. *cuérnago* à côté de *cuérrago*, cat. *córrec*, port. *córrego* (cf. M. Pidal, *Orig.*, 341 s.). Ce changement de RR en *rn* est fréquent en hispano-arabe: *ħarnába* 'garofa' dans le *Vocabulista* au lieu de *ħarrába*, *bornacha* 'bota de vino' (Alcalá) = cast. *borracha*, *bernina* 'tarière' à côté de *berrina* (BDC 24,51). *Barmil* 'baril' (Dozy, *Suppl.*, I, p. 78) est peut-être une altération d'un **barnil* < *barril*, sous l'influence du mot arabe *barma* 'marmite' et de sa famille. Dans d'autres cas, enfin, nous avons RR > *rl*: cast. *sirle* à côté du cat. *serri*, *xerri*; cast. *charlar* : cat. *xerrar*; cast. *carlanca* : port. *carranca*; *garlotxa* 'pièce de terre mauvaise', forme que j'ai entendue dans le part. jud. Lleida à la place du cat. commun *garrotxa*. On remarquera que la plupart de ces mots sont d'étymologie non latine.

§ 386. M. Rohlf met en doute mon explication du double traitement aranais de -LL' > -*l* ou -*tch*, d'après laquelle il y aurait -*l* après *e* mais -*tch* après *o* ou *ou*. Il faut remarquer que je n'ai donné cette explication que pour le Val d'Aran (partie centrale et supérieure); je sais très bien que dans la Haute-Garonne et même dans quelques villages du bas Aran tout -LL' aboutit à -*tch* quelle que soit la voyelle précédente. Mais dans le reste de la vallée il est clair qu'on a *castèt*, *audèt*, *aquét* à côté de *moutch*, *poutch*, *còtch*, *mòtch*. J'ai d'ailleurs ajouté en note que devant l'-s du pluriel on a *t* partout (*pouts* pluriel de *poutch*). C'est ce qui fait que dans des mots employés très souvent au pluriel, tels que *bedout* 'bouleau', *pecout* 'pied (de table)' la forme en -*l* a pu être généralisée. Quant à *sadout* SATULLUM, c'est un adjectif; or il y a plusieurs adjectifs dans lesquels un -*l* alterne au féminin avec un -*r*- (*bèl* : *bèra*, *aquét* : *aquèra*, *nauèt* : *nauèra*) mais il n'y en a pas où l'alternance soit entre -*tch* et -*r*-; c'est peut-être là la cause de l'exception *sadout*. D'ailleurs puisque tous les exemples de

-tch sont des monosyllabes il se peut que dans les polysyllabes il y ait *-t* même après voyelle vélaire.

§ 391. L'explication des noms de lieux ariégeois en *-egn* (fr. *-ein*) par des noms de personne germaniques plus le suffixe *-ING* est assez convaincante. Cependant je dois faire remarquer que dans les exemples cités par M. Rohlfs d'un *-gn* des parlers du Couserans au lieu de *-n*, il s'agit toujours d'un NN ou ND du latin, ou bien du *-NT* des terminaisons verbales, bref il s'agit de l'*-n* fixe de l'ancien provençal; mais il n'en cite aucun pour un *-gn* correspondant à un ancien *-nc*. Je n'en ai rencontré aucun non plus dans les textes patois de la contrée, qui n'offrent que *Jouanh* JOANNEM, *ounh* UNDE, *souenh* SUBINDE, *sounh* SUNT (voyez *Bouls dera Mount.*, 4, p. 113; 6, p. 299; 9, p. 56, 229). Or pour qu'on puisse admettre que *-enc* est devenu *-egn* il faudrait trouver des formes telles que **bagn* 'banc' ou **regn* 'rang', qui n'existent nulle part, que je sache. Puisque les noms en *-ING* tels qu'*Escatalens*, *Mérens* et semblables remontent tous à des pluriels *-INGOS*, je me demande si pour *-egn* il ne vaudrait pas mieux partir du nominatif pluriel *-INGI*, où *NG* > *gn* serait tout à fait régulier. Cf. *Gardeny* près de Lleida, qui représente un (CASTRUM) GARDINGI, génitif du nom gothique GARDING (Förstemann, col. 600).

§ 393. D'après l'exemple HAPJA > *hapchòl* (Palay) on pourrait croire que PJ devient *pch* en béarnais. Mais SAPIAMUS > *sapiam*, APIUM > *apit* (Palay), SEPIA > *sèpi* (id.) montrent quel est le traitement gascon. *Hapchòl* doit être par conséquent un gallicisme, ce qui est assez naturel pour un mot germanique.

§ 395. JUNICAM > *joungo*, MANICUM > *manje* (aran. *mangue* et *mange*) sont rangés parmi les mots dont la pénultième atone serait tombée dès le latin vulgaire. Il y aurait là alors une différence entre le gascon d'une part et les autres dialectes d'Oc et le catalan de l'autre, qui conservent la posttonique après *n* et disent *junega-jònega*, *manegue-mànec*. En réalité une telle différence n'existe pas: le gascon a sans doute connu d'abord **jónega* **mánegue*, comme tous les parlers, mais en gascon, lorsque l'*n* est tombé en nasalisant la voyelle précédente, on a eu **jóega*, **máegue*, d'où **jóga*, **mágue*, par contraction des deux voyelles en hiatus (d'accord avec § 390, dernier paragraphe), et ensuite *joungo*, *mangue*. D'après M. Rohlfs le gascon s'opposerait nettement au languedocien dans le traitement des mots en *-LĪCEM* en ce qu'il laisserait tomber la voyelle de la dernière syllabe, maintenue en languedocien (*heus* en face de *felze*, *pus* en face de *piuze*); cela est vrai dans le Béarn et en Bigorre, mais pas pour le gascon oriental, qui va avec le languedocien: aranais *pude* PŪLĪCEM, *pode* ou *pòdou* POLLĪCEM.

§ 396. A la liste des proparoxytons qui ont conservé la voyelle

posttonique il y a une rectification à faire et quelques additions. *Gàbe* 'Gave' ne remonte point à un *GABĪNUM mais à GABĀRUM qui est attesté vers 800 (Aebischer, *BDC* 17, 72), ce qui explique qu'il n'y ait pas de variante **Gàbou*, comme on l'attendrait (voir plus bas) avec la base posée par M. Rohlfs. On peut ajouter: AVIAMINEM béarn. *aujami*, etc. (voir § 95); EXAMINEM béarn. *echami*, aran., Gers *echame*, mais *echà mou* dans Dastros (Cénac); ORDINEM béarn. *ourdimi*; CARPĪNUM Gers *càrpou* (Cénac); RAPHĀNUM béarn. *arrà fou*; COPĪNUM land. *crò fou* 'cercueil' (Millardet, *Atlas*, p. 74).

Les formes en *-i* et en *-ou* embarrassent M. Rohlfs, et ce n'est pas étonnant puisque tout le monde les a mal interprétées jusqu'ici. Ronjat a cru que les premières étaient dues à la généralisation d'une forme en *-i* issu de *-e* en hiatus devant un mot à initiale vocalique. Il serait étonnant alors qu'on ne les trouve que dans des mots en *-ĪNEM* latin et qu'on ne dise point **àmpli*, **àuti*, **nòsti* au lieu de *ample*, etc. Pour les formes en *-ou* M. Jeanroy (*AnM* 7, 129), A. Thomas (*R* 33, 451), Pépouey (*Mél. Chabaneau*, p. 73) et Ronjat (*Gramm. ist.*, I, p. 248) ont été d'accord pour y voir les descendants de types du latin vulgaire en *-ŪLUM*. M. Rohlfs repousse avec raison cette théorie qui conduit à fabriquer des monstres tels que **ASŪLUS*, **VIMŪLUS*, **CASSŪLUS*, tout à fait en l'air. Mais ce qu'il imagine n'est ni bien clair ni bien plus satisfaisant. Si je ne comprends mal sa pensée, *ASĪNUM* serait devenu **às nou* avec un *-ou* comme voyelle d'appui de même que *VERNUM* devient *bèr nou* (d'ailleurs seulement dans la vallée d'Aspe, alors que l'aire d'*àsou* est bien plus étendue). Mais pourquoi **às nou* aurait abouti à *àsou* il ne nous le dit pas et on ne voit pas de raison pour que l'*n* soit tombé après qu'il a cessé d'être intervocalique. Quant aux formes en *-i*, il ne se prononce pas; il se borne à remarquer le « fait surprenant » que cet *i* correspond presque toujours à un *Ī* étymologique. Il n'y a là rien de surprenant, car le latin, par suite de ses lois phonétiques, n'admettait devant un *N*, en syllabe ouverte, d'autre voyelle brève que l'*Ī*.

Il aurait pu faire une autre observation plus instructive. Tous ces mots en *-i* remontent à *-ĪNEM*, tandis que presque tous ceux en *-ou* proviennent de *-ĪNUM* ou *-ĀNUM* (la dernière terminaison seulement dans des mots d'origine non latine): *hàmi* FAMINEM, *òmi* HOMINEM, *enclumi* INCLŪMINEM, *lèni* LENDINEM, *echami* EXAMINEM, et en général *-àmi* -AMINEM, *sèmi* SEMINEM, *bèrmi* VERMINEM, *bimi* VĪMINEM, *càrdi* CARDINEM, *noùmi* NOMINEM, *òurdi* ORDINEM, *pènti* PECTINEM, *lèrmi* TERMINEM. D'autre part *àsou* ASINUM, *càssou* CASSĀNUM, *crò fou* COPĪNUM, *herèchou* FRAXĪNUM, *pàmpou* PAMPĪNUM,

plàdou PLATĀNUM, *témbou* TYMPĀNUM, *càrpou* CARPĪNUM, *arràjou* RAPHĀNUM. Dans la fin de proparoxyton, où toutes les consonnes sont plus faibles (cf. l'effacement du C dans -ATĪ(C)UM > -*adje* > -*atge*, et l'assibilation du T dans CUBĪTUM > cat. *colze*, en face d'AMĪCUM > *amic*, MARĪTUM > *marit*), l'N intervocalique est tombé sans doute un peu plus tôt que dans les paroxytons, à un moment où la voyelle finale se prononçait encore: celle-ci a formé une diphtongue avec la voyelle précédente et n'est plus tombée; -ĪNEM est devenu *ee*, *ei*, -ĪNUM et -ĀNUM sont devenus *eo*, *ey*; ensuite *ei* et *ey* atones, ici comme ailleurs (cf. § 342, et mon *Vocab. Aran*, p. X, n° 2), se sont réduits à -*i* et -*ou* respectivement.

Les exceptions à la règle se réduisent à quelques exemples de -*ou* < -ĪNEM et s'expliquent par le fait suivant. Dans certaines parties du Gers tout *e* atone, suivi d'un N tombé entre voyelles devient *ou*: *escarmouà* 'développer ce qui est pelotonné' (Durrieux II, p. 209) < EXCARMĪNARE; *entaoumà* 'entamer' (id. II, p. 201) < **entamouà* < INTAMĪNARE; *pienlouà* 'peigner' (Cénac) < PECTĪNARE; *semouà* (id.) < SEMĪNARE; *vermouat* 'véreux' (Durrieux, I, p. 297) < VERMĪNATUM; *louèno* 'lente' (Cénac) < **lènouo* < LENDĪNA. On trouve ailleurs des exemples pareils: aran. *chamouà* 'essaimer' EXAMĪNARE. Il est naturel que dans ces régions on dise aussi *bèrmou*, *echàmou*, *aujàmou*, *heràmou*, *bimou*, avec -*ou* < -ĪNEM.

§ 399. Il aurait fallu citer l'article admirable de M. Grammont « La métathèse dans le parler de Bagnères-de-Luchon », *MSL* 13, 73 ss., où les lois de la métathèse gasconne ont été fixées d'une façon lucide et à peu près définitive.

§ 408. Je ne vois pas de raison suffisante pour affirmer que la seule forme autochtone de l'article gascon soit *el*, *era*. Dire que *ILLA* > *la* n'est pas normal phonétiquement en gascon et qu'il doit être dû à l'influence des autres parlers provençaux serait comme prétendre que l'article *la* est un provençalisme en catalan et en castillan parce qu'il faudrait attendre (*e*)*lla* dans ces langues; mais on est parti d'une forme réduite (IL)LU(M), (IL)LA(M), seule qui peut expliquer le port. *o*, *a*. La forme masculine de l'article catalan moderne *el* ne remonte pas à IL(LE) comme le dit M. Rohlfs § 409, mais à (IL)LU(M) > *lo* (seule forme de l'ancien catalan), par généralisation de la forme élidée 'l. A côté de la combinaison *ena* IN ILLAM il y a *en* IN ILLUM: ainsi on dit en aranais *es mainatges soun en casau* 'les enfants sont dans le jardin'.

§ 409. L'ancien article gascon dérivé de IPSE est liquidé en quelques lignes. On pourrait croire qu'il n'y en a que de rares traces. Mais dans le Val d'Aran et un peu moins dans les vallées françaises voisines, les noms de lieux avec l'article IPSE (*Salòda*, *Sacouma*, *Sahaja*, *Soucasau*, *Estèch*) sont tellement abondants (on

en trouve des douzaines dans chaque commune) qu'on se sent porté à admettre que cet article a dû y rester vivant pendant tout le Moyen Age.

§ 410. L'accord du gascon avec le catalan quant à la répartition des genres est bien plus parfait qu'avec le castillan. Ainsi *hèu* et *fel* sont masculins tandis que *hiel* est féminin; au contraire *bat* et *vall* sont féminins mais *valle* est masculin.

§ 412. Les pluriels à double signe tels que gasc. *jèusses*, *pèlses*, *dènses*, sont habituels en catalan: *crusos*, *nusos*, *dusos*, *senassos*, *mollassos*. De là on tire des singuliers analogiques *nus* au lieu de *nu*, *senàs* au lieu de *senar*, etc.

§ 413. Pour rendre compte des pluriels en *-i*, *-is*, M. Rohlfs part des mots en *-i*, tels que *oùmî*, *bèrmi*, *ligàmî*. Sur le modèle de leurs pluriels *oùmîs*, etc., on aurait formé un pluriel *mésis* de *mes*. Seulement on ne voit pas pourquoi ce sont précisément les noms en *-î* qui ont fourni le modèle et pas ceux en *-ou* ou en *-e*, plus nombreux encore. Ensuite «comme la voyelle *i* est un élément assez suffisant pour marquer la distinction entre le sing. et le pl., on a même pu renoncer à prononcer l'*s* du pluriel (*nous àuti*)». On a pu le faire, mais pourquoi l'a-t-on fait? M. Rohlfs ne nous le dit point. En revanche il nous apprend que la nouvelle désinence a été affectée à la formation du pluriel des adjectifs et des pronoms; on ne voit pas la raison de cette spécialisation. Il repousse par contre l'opinion de ceux qui expliquaient cet *-i* par la conservation de l'*-î* du pluriel latin, justement parce que cette origine ne rendrait pas compte de la limitation aux adjectifs et aux pronoms.

Or en ceci il se trompe. Il est assez naturel que les formes du nominatif, disparues dans les substantifs, aient été conservées dans les pronoms, qui gardent une variété plus grande de formes casuelles (le datif, par exemple, qui ne se conserve que dans *mi*, *cui*, *lui*, *autrui*). Les anciens pluriels tels que *aquilh* < *ECCUM ÏLLĪ* restent dans des parlars modernes, en limousin (*aquî*, Chabaneau, *Gramm. Lim.*, *RLaR* 5, 461); la forme *medis*, *medich* de plusieurs parlars gascons, avec son *i*, doit remonter au nominatif singulier vulgaire **METĪPSĪ* (cf. *ÏLLĪ* > fr. *il*). On n'oubliera pas non plus le cast. *nadi*, *nadie* < *NATĪ*, ni la conservation de l'ancien nominatif seulement dans les adjectifs et les participes en réto-roman et dans l'anc. lyonnais (*Roman. Gramm.* I, § 627). Sans doute le point de départ a été dans des pronoms ou des adjectifs tels que *ALTERĪ* < *autri* (employé par les *Leys d'Amors*, II, p. 88 *vos autri*), *nostrî*, *vostrî*, où la conservation de l'*-i* était régulière phonétiquement à cause du groupe de consonnes qui exigeait une voyelle d'appui (cf. le datif *ALTERĪ* conservé dans le

pronom catalan *altri* 'autrui'). De là la désinence *-i* a été étendue à tous les pronoms et adjectifs et ensuite on en a tiré profit pour former le pluriel des substantifs en *-s*, où la désinence *-s* des autres substantifs n'était pas utilisable (*pàssi*, pluriel de *pas*). Enfin dans certains parlars on a combiné les deux désinences du pluriel *-i* et *-s* et il en est résulté les pluriels du type *mésis*, *àutis*. Il n'y a pas de doute que les pluriels en *-i* sont antérieurs à ceux en *-is*; ceux-là en effet sont attestés dès le Moyen Age dans les *Leys d'Amors: beli, mali, soli, toti, aqueli* (II, p. 204) et beaucoup plus d'exemples, tous pronoms ou adjectifs.

§ 414. L'emploi du *de* partitif dans des cas tels que *de bounos tèrros*, courant en béarnais, est inconnu dans les vallées orientales de la Gascogne; dans le Val d'Aran on dit dans ce cas *bounes tèrres*, comme dans les idiomes hispaniques. Quant aux tournures *pa deu hèyt en caso, uo cadiero de las bachos*, elles sont d'usage général non seulement dans tout le gascon, mais dans tous les parlars catalans.

§ 415. L'emploi de *en(d)a* avec la valeur de *à* dans l'Ariège et dans les Landes n'aurait pas dû être séparé de celui d'*enta*, qui est la même préposition et qui a les mêmes emplois.

§ 419-420. Le pronom neutre atone *ac* serait une forme abrégée d'*acò*. Mais j'incline à croire que la forme la plus ancienne n'est pas *ac*, mais *oc*, celle que M. Rohlfs regarde comme secondaire, qui continuera un *HOQUE au lieu de HOC (> cat. prov. *ho*, équivalent de *ac*). Les anciens textes qui distinguent à la fin du mot les occlusives sonores des sourdes en écrivant *amad, cab, amig* à côté de *tot, trop, sac*, ont toujours *ag* (voir Luchaire, *Textes*, Gloss., et la charte de Gabarret, 1269, publiée par P. Meyer, *R 3*, 433, ligne 38), ce qui est incompatible avec le CC de ECCUM HOC > *acò*; *ag* reste aujourd'hui la forme employée devant voyelle. Quant au changement de *o* en *a* en position proclitique, c'est le même qui a eu lieu dans *sa* < *ço* (§ 425).

§ 423. Très intéressante est la trouvaille du possessif *airoù* < ILLORUM dans le Pays de Barèges. En ce qui concerne l'explication de la diphtongue *ai-* par analogie avec *aicel, aissò*, il faut remarquer que justement dans ces mots le gascon n'a pas *ai-* mais *a-*, comme le catalan: *acel, assò, aci, alau* s'opposent en gascon à *aicel, aissò, aici, aital* du vieux provençal. Peut-être y a-t-il dans *airoù* un développement de *e-* parallèle à celui d'*o-* en *au-* qui est courant (*aunoù HONOREM*, etc., Ronjat, I, p. 296); en aranais il y a *airewa* 'héritière' < cat. *hereua*.

§ 425. La distinction entre *aquel* 'celui-là' et *acel* 'celui là-bas', et entre *aquerò* et *acerò*, n'est pas d'accord avec mes données. Dans le Val d'Aran *acetch* est intermédiaire entre *aquel* 'celui-là'

et *aguest* 'celui-ci': il équivaut au cat. *aqueix*, cast. *ese*, démonstratif de la deuxième personne (it. *colesto*). Pour l'origine d'*aquerò*, *acerò*, *aguesò* (le dernier manque chez Rohlfs), qui n'est pas expliquée ici, voir mon article dans *BDC* 19, 22-23.

§ 428. L'existence dans l'anc. catalan de *bell* dans le sens de 'quelque', inconnu à la langue moderne, est très douteuse. M. Grier est le seul grammairien qui l'atteste et il n'en fournit qu'un exemple, dans *Tirant lo Blanc*. En lisant cet exemple avec le contexte, on reste dans le doute: *en bella batalla* peut être compris et dans le sens: 'dans une belle bataille' et dans celui de 'dans une bataille'.

§ 430. *Atau* 'ainsi' n'est pas AD-TALEM mais l'an. prov. *aital* 'tel', employé adverbiallement, cf. sous § 423. L'étymologie est peut-être EC(CUM) TALEM, it. *cotale*.

§ 432. « Dans les parlers où existe *aciu* à côté de *aquiù*, le premier adverbe se rapporte à un lieu plus éloigné. » C'est le contraire qui est la vérité, du moins pour le Val d'Aran: *aciu* est le synonyme d'*aci* 'ici' et *aquiù* équivaut à *aqui* 'là'.

Le curieux *gue* 'y' du Lavedan représente sans doute *(HĪ)QUE, voir plus haut mon observation au § 351.

§ 433. C'est encore une forme intéressante que *biàs* 'ce soir' (Lavedan, vallée d'Azun); seulement ce n'est pas *be-at-sé* 'bien à ce soir', mais l'anc. prov. *viatz* 'bientôt' < VĪVACIUS, cf. *tantôt* employé dans le même sens en français vulgaire.

§ 434. *Cap* dans le sens de 'pas' ne peut pas être qualifié de catalan en général; on ne l'entend qu'en Pallars et en Andorre-Urgellet.

§ 435 et 432. *Deguens*, *dehens* etc. 'dans', 'dedans'. Il fallait citer avant tout la forme aranaise, commingeoise, auroise et béarnaise (Vic-Bilh) *laguens* 'dedans' (*ALF* 381; Lespy), employée aussi comme préposition *laguen(s) de*, qui remonte à *(IL)LAQUE INTUS (voir plus haut, § 351). De *laguens*, sous l'influence de l'opposé *dehoro*, sont issus *deguens* et *dehens*.

§ 438 et suivants. La double forme *que* et *qui* de la conjonction *que* n'est pas gasconne en général, comme on le dit ici: *qui* n'est que béarnais. En général dans ces chapitres syntaxiques les données de M. Rohlfs ne portent guère que sur le béarnais. Ainsi les particules énonciatives *be* et *e* sont tout à fait inconnues aux parlers orientaux. L'emploi de *ja* signalé dans § 444 est très intéressant et il n'avait été que peu remarqué jusqu'ici. Mais les conditions de l'emploi de ce *ja* et sa valeur stylistique, restent un peu vagues dans cet exposé, chose naturelle en syntaxe lorsqu'il s'agit d'un linguiste étranger et d'un langage peu employé en littérature. Les emplois de *que* dans les idiomes hispaniques, signalés dans § 441 ne sont pas toujours bien compris: tous les

exemples catalans et le dernier des exemples aragonais contiennent en réalité le *que* explicatif (= *car*). En revanche les autres exemples aragonais rappellent le *que* énonciatif du gascon, bien que la valeur stylistique de ce *que* aragonais semble assez différente. — Le *que* interrogatif signalé p. 142 est tout à fait courant dans le catalan parlé: *que vols venir? que no l'han dit qui era?*

§ 448-451. Les formes verbales étudiées ici sont extrêmement intéressantes et M. Rohlfs a été le premier à les signaler et à en chercher une explication. Mais quant à celle-ci je demeure sceptique. Que le conditionnel *cantèrio, -èris, -èri, -èrim, -èrit, -èrin*, privatif du Pays de Barèges, soit le futur passé latin CANTA(VE)RO c'est ce qu'on n'admettra pas tant que M. Rohlfs ne nous citera pas de formes anciennes à l'appui. Phonétiquement le latin -ARO, -ARIS, n'aurait pu aboutir qu'à -à, -às. Dans le même Pays de Barèges il y a un futur *cantèri, -làros, -làro, -làrom, -làrol, -làron*, qui serait d'après l'auteur le plus-que-parfait latin CANTA(VE)RAM. Mais la comparaison des deux formes suggère l'idée que ce ne sont tout simplement que le conditionnel et le futur normaux des autres parlers gascons *cantario, cantarèy*, avec l'accent reculé d'une syllabe. M. Rohlfs lui-même (§ 406) a rassemblé des exemples tout à fait pareils d'un tel recul d'accent: on dit, par exemple, à Luchon *àvio* au lieu d'*awio* (< HABEBAM) pour 'j'avais', et le *bouïhot* 5^e prés. Subj. de *vouloir*, cité p. 150, provenant évidemment de la forme commune *bouïhât* < VOLEATIS, montre que cet exemple est loin d'être isolé. Le type très courant *awèro* < *awerà* < ABELLANA, *Lanomèso* < *Lannemezán* < LANDA MEDIANA, *Ancido* < *Ancizan*, prouve que *cantarà* a très bien pu devenir *cantàro*, et la réduction d'*eì* devenu atone à -i dans la première personne est tout à fait dans l'ordre (cf. plus haut mon observation au § 396).

Quant au conditionnel du type béarnais *cantèri, -ères, -ère, -èrem, -èrets, -èren*, il est identique au type signalé dans § 450, qui comme l'a bien vu M. Rohlfs, continue l'anc. prov. *cantèra* < CANTAVERAM. L'emploi semble bien être le même dans certains cas: dans « per sabé si j'aboure oppausans » la valeur d'*aboure* est identique avec « qu'*awuro* counsiderat coumo io infàmio de prestà dinès » cité dans § 450. La même limitation du type au verbe *avoir*, constatée pour la Haute-Garonne, se donne dans le catalan *haguera* 'j'aurais', et notre *fóres* 'tu serais' correspond très bien au *hoùros* d'Arrens.

§ 452. Les trois types d'imparfait *cantàbi, audibi, prenì* que M. Rohlfs donne comme gascons en général n'appartiennent qu'aux parlers des Hautes et des Basses-Pyrénées; non seulement ceux de l'Ariège, mais encore ceux de la Haute-Garonne et du

Val d'Aran, emploient la désinence *-io* (*-ia*) pour les verbes des conjugaisons en *-IRE* et en *-ERE*. Si les formes en *-èbi* et en *-ibi* sont la continuation directe du *-EBAM*, *-IBAM* du latin ou s'il s'agit d'une réfection analogique de l'*-ia* de l'ancien provençal d'après l'*-àbi* de la 1^e conjugaison, voilà une question très discutable. J'inclinerais contre M. Rohlfs pour la deuxième alternative à cause du fait suivant. Dans les parlers du Pallars et d'Andorre les verbes en *-ERE* et ceux en *-IRE* font l'imparfait en *-iva*, ce qui s'explique très bien si la forme ancienne a été *-ia* (qui représente phonétiquement *-ĒAT* aussi bien que *-ĪAT*) altérée en *-iva* d'après *-ava*; dans le cas contraire on ne voit pas pourquoi **-eva* a dû être remplacé par *-iva*.

§ 454. L'emploi de *en* plus infinitif est plutôt rare en vieux castillan et en aragonais tandis qu'il est tout à fait ordinaire en catalan, surtout dans les parlers de Valence et des Baléares. D'ailleurs sa valeur n'est pas exactement la même que celle du tour gascon: *en morir* signifie en catalan 'au moment de la mort' (= cast. *al morir*, détermination temporelle), alors qu'*en mourì* en gascon c'est 'en mourant' (détermination modale). Ce dernier est l'équivalent du gérondif, devenu inutile, il l'est si bien que dans le Val d'Aran le gérondif a entièrement disparu. On le remplace aussi très souvent par la locution *en tout mourì*.

§ 456. L'emploi du verbe *être* (*èste* plutôt qu'*està*, comme le dit M. Rohlfs) comme auxiliaire du passé est tombé en désuétude dans les vallées orientales, notamment dans le Val d'Aran.

§ 460. Même emploi de *-ada* comme suffixe collectif dans le catalan occidental, voir mon étude sur Cardós, p. 270.

§ 461. Notable le suffixe collectif *-ago*, *-aco* d'origine basque. Ajouter aran. *bouchacà* 'buisserie' (en combinaison avec *-ARE*), *houelhaca* 'fane', cat. *fullaca*, *fullaraca* id., *fullac* 'fane du pin'.

§ 463. D'autres exemples d'*-ATTUS* non appliqué à des animaux: vallée d'Oueil *herechàta* 'petit frêne' (*Bouts dera Mount.*, 5, p. 1), aran. *coumarata* 'petite coume' (combiné avec *-ELLA*). En castillan il ne peut par contre s'appliquer qu'à des animaux.

§ 464. Remarquer que *-au* comme collectif est souvent féminin: aran. *era cassenyau*, *era hajau*.

§ 465. L'emploi de *-ARIUS* pour former des ethniques est très répandu, général même, en catalan occidental, en valencien et en baléare: *asconer*, *elxer*, *castelloner*, etc.

§ 466. *-et* pour marquer le résultat d'une action est aussi connu en catalan: *xiulet* 'sifflement', *xiselet* 'cri perçant', *espinguet* 'son aigu', *ronquet* 'ronflement', *refilet* 'ravage des oiseaux', *renillet* 'hennissement'. L'explication de M. Rohlfs par la terminaison participiale *-ĒTUM*, invraisemblable en soi, doit être abandonnée.

A Canejan (Val d'Aran) on prononce *hilhet* 'action de *hillà* (cri caractéristique que poussent les bergers dans la montagne)', pas **hilhetch*; par conséquent le *-t* doit remonter à un TT. En catalan, notre suffixe est appliqué à des verbes exprimant un son, surtout un son aigu. *xisclet* doit être, au fond, simplement le diminutif de *xiscla*, postverbal de *xisclar*.

§ 467. *-it*, employé en gascon (et en catalan: *cabril*, *mosquil*) pour former le nom des petits de certains animaux, n'est pas *-ITTUS* mais *-ĪTUS*. On le voit par les dérivés *cabrida*, *cabridar*. Le point de départ est **CAPRĪTUS* (*REW*³ 1655). Il est donc indépendant du suffixe diminutif du castillan *-ito* < *-ITTUS*.

§ 471. Le gascon *-ourrou* ne correspond point à l'aragonais *-urro*, mais à *-orro*. Quant au gascon *-orro* § 468, c'est l'arag. *-uerro* (voir Rohlfs, *RLiR* 7, 157).

§ 473. Dans *pauruc*, aran. *pouiruc*, cat. *poruc*, le suffixe n'est pas *-ŪCCU* mais *-ŪCU*; on le voit par le féminin *pouiruga*, *poruga*.

Je ne voudrais pas que de si nombreuses critiques sur de petits points masquent ce qu'il y a d'essentiel dans l'ouvrage de M. Rohlfs. Il a rassemblé une quantité imposante de documents, il les met à notre disposition et il nous en donne en même temps une interprétation dont on peut discuter les détails, mais qui mérite toujours d'être étudiée avec la plus grande attention. Je remplirais des pages plus nombreuses que celles qui précèdent, si j'avais à signaler toutes les idées heureuses et toutes les découvertes qu'on peut y remarquer. Je me contente d'en souligner quelques exemples: l'établissement d'une base **ANABIONE* ou **ABANIONE*, qui rend compte de toutes les formes si divergentes du nom de l'airelle (§ 8), l'étymologie de *bessó* 'jumeau' (§ 243), la découverte des noms de lieux aragonais à voyelle prothétique devant *r-* (§ 383), les faits de recul de l'accent en gascon (§ 406), l'existence d'une consonne *θ*, distincte de *s*, correspondant au *ç* du castillan et de l'ancien provençal, dans le parler de Bethmale (pp. 5 et 93), enfin les pages magistrales où il éclaire des questions aussi ardues que les mutations de sonorité dans les idiomes pyrénéens (§ 364-370), l'origine des mots gascons en *-ou* et en *-i* (§ 396-397), et le traitement de *LL* (§ 387).

Je termine en reproduisant les conclusions que M. Rohlfs a tiré de son examen minutieux. Je n'hésiterai pas à y souscrire. « 1° Le latin introduit dans l'ancienne Aquitaine a suivi une

évolution tout à fait originale. A ce point de vue, la Garonne a formé une limite naturelle entre la Gaule proprement dite et le territoire aquitanique. 2° Dans beaucoup de faits linguistiques (phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire) on peut constater une corrélation surprenante entre le gascon et les idiomes de l'Espagne du Nord (aragonais, catalan). Surtout entre le gascon et le catalan, l'accord est beaucoup plus étroit qu'on n'a osé le croire jusqu'à présent. 3° L'influence de l'ancienne langue ibérique se manifeste non seulement dans un nombre considérable de survivances lexicales, mais encore, et très nettement, dans des tendances de prononciation. »

Barcelone, le 21 mai 1936.

Joan Coromines.

Additions:

p. 448, l. 1: Lavedan *troc, trol* 'petit passage dangereux', 'entrée de la cour' (Schmitt, 18) < *TRAUCUM 'trou'; on a même AB > *ay* > *ó* dans *horga, -o* 'enclumette de faucheur' Aran, H.-Garonne, T.-et-Gar., Gers, H.-Pyr. (ALF 457), anc. béarnais, anc. bigourdan *jorga*, béarn. *horgue* 'forge' (Luchaire, *Recueil*, Gloss.; Lespy, *Dict.*) < FABRICA.

p. 451, l. 6: *hapouro* (Ossau) 'jeune hêtre' < *habouro* < *FAGULLA (RLiR 7, 168); arag. *rapatán* < ar. *rabb ad-dá'n*.

p. 455, l. 24: cast. *chorlito*, land. *thourle* à côté de land. *thourre*, luch. *lchourrela*, aran. *chourrela* 'troglodyte'.

p. 456, l. 16: Il paraît au contraire que les mots en *-nc* sont prononcés *ηk* dans la région de l'Ariège dont il s'agit. M. Rohlfs lui-même a relevé *pastéηk* 'petit pâturage' à Sentein et à Ustou (RLiR 7, 145).

p. 458, l. 11: Au dernier moment je m'aperçois qu'une explication pareille à celle que je viens de donner a déjà été proposée (pour les formes en *-ou* seulement) par M. Zauner, *Zur Lautgeschichte des Aquitanischen*. Cet ouvrage très rare n'ayant jamais été à ma portée, je ne prends connaissance de ce fait que par la réponse de M. Rohlfs au compte rendu du professeur autrichien (ASNS 171, 53). D'ailleurs, M. Zauner n'a pas expliqué comment l'*n* a pu tomber avant la chute de l'*u* et M. Rohlfs le lui reproche avec raison.

p. 463, l. 7 d'en bas: Il se retrouve en Sicile et en Sardaigne (BDLC 6, 136 et 176).